

La Société Europe.

ou : La question n'est pas de savoir si l'Europe est une société mais quand elle l'acceptera sincèrement.

ou : Les opinions ne changent rien à la réalité, elles ne font que tenter parfois, sans y parvenir trop, de la transformer.

**Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.**



Ce document est libre de droits mais non de devoirs.
Bien sûr, rien ne vous force à les respecter sinon le respect de vous-même
et de vos semblables. Ne pas respecter ses pairs c'est ne pas se respecter,
car qui sommes-nous en-dehors du regard de nos semblables ?

Peu de devoirs :

- 1) Si vous modifiez ce document, merci de le préciser ;
- 2) Si vous ne le précisez pas, merci de ne pas me mentionner comme
auteur, si possible de vous mentionner comme telle, comme tel ;
- 3) Si d'autres que vous et moi ont modifié ce document, merci de les
mentionner tous ou de n'en mentionner aucun sinon vous ;
- 4) Pour des raisons morales, il me semble intéressant, lors de vos
possibles modifications de ce document, d'en garder trace par le moyen
qui vous conviendra (description générale de vos ajouts ou retraits, notes
de bas de page ou de fin de document, "balises" [signatures], couleurs...).

Ce sont plus des recommandations que des devoirs mais comme dit, il s'agit ici de vous respecter plus que de me respecter : attribuer à une personne autre que soi des actes qu'elle n'a pas commis ou des propos qu'elles n'a pas émis est une grande source de division. S'attribuer des actes ou propos dont on n'est pas auteur crée aussi du trouble mais ça ne concerne que l'auteur de ce trouble. Je veux dire : si par hasard vous insériez dans ce document des propos racistes ou des appels au meurtre et me les attribuez, le reproche ou la condamnation irait vers moi, ce qui m'ennuierait. Remarquez, ça finirait par retomber sur vous de manière ou d'autre mais entre-temps ça aura semé le trouble et la discorde parmi les humains pour de fausses raisons. Merci donc de bien vouloir respecter vos devoirs.

EMMANUEL MACRON.

Deux possibilités : ce type est honnête et sincère, ou non. Du coup ça fait plus de deux si c'est non : est-il honnête et insincère, ou malhonnête et sincère, ou enfin malhonnête et insincère ? D'un point de vue pragmatique il est nécessairement honnête et sincère, comme nous le sommes tous, ce qui augmente le nombre de possibilités : honnête pour qui, avec qui ? Sincère pour qui, avec qui ? Malhonnête pour qui, pour quoi ? Honnête pour qui, pour quoi ? Un conseil, évitez ça, évitez d'explorer toutes les possibilités d'une hypothèse, c'est sans fin. Ici, on peut se contenter d'une seule qui les contient toute : ce type est honnête et malhonnête, sincère et insincère, comme vous et moi. Comme tout le monde. Ouais... Évitez ça aussi, "tout le monde" et "personne" (dans son acception "non être"), on ne peut jamais affirmer assurément qu'une proposition vaut pour chacun ou ne vaut pour aucun, statistiquement tous les humains que je connais directement et tous ceux que je connais indirectement sont à la fois honnêtes et malhonnêtes, sincères et insincères, mais je ne connais pas tous les humains, notamment pas tous ceux qui ne sont pas encore nés. Les généralités absolues ne valent que tant qu'on n'a pas découvert de contre-exemple, ce qui arrive souvent et en fait de fausses évidences, des généralités abusives. Postulons ici que ce type est honnête et sincère, pour la raison dite : il n'est nécessairement parce qu'il est réel. Enfin, je crois. J'ai de bons indices pour me le prouver mais bon, je ne l'ai jamais vu de mes yeux, touché de mes mains, entendu de mes oreilles, j'ai plus qu'à mon tour vu et entendu un type dont on me dit qu'il se nomme Emmanuel Macron mais bon, le jour où je croirai qu'une image de la réalité est la réalité, je doute qu'il vienne jamais. Cela posé, je suppose vrai que ce type existe et qu'il est président de la République française à la date où je commence cette discussion, le vendredi 25 janvier 2019. Je suppose même vrai que que les propos que j'ai lus ou entendus et qu'on lui attribue sont bien les siens mais bon, de là à le croire, il y a de la distance.

Pourquoi causer de ce type en introduction d'une discussion censée causer de la Société Europe ? Parce qu'il est toujours bon de parler de la réalité à partir d'un objet assez simple pour par la suite aborder un objet complexe. Certes, un humain est complexe en soi mais comme objet il est simple, très semblable à vous et moi, sauf si vous êtes un robot, un cas très envisageable pour un écrit qui a de bonnes chances de figurer bientôt sur un site Internet, pour l'heure mon site perso reçoit principalement la visite de robots – je ne désespère pas que ça évolue. Passons, et faisons semblant de croire que vous et moi sommes des humains (pour moi j'en suis certain mais ne peux pas vous le prouver, sauf si un de ces quatre nous nous rencontrions, par contre je ne pourrai pas réellement vous prouver que je suis bien le rédacteur de cette discussion mais bon, faisons là aussi semblant que tout ça est vrai – ne pas explorer toutes les possibilités, c'est plus prudent¹...). Bref, ce type est un objet aussi simple que vous et moi.

1 Allez, encore une possibilité, juste pour rire : en toute hypothèse vous pouvez vous affirmer autrice ou auteur de ce discours puisque, comme le précise une mention de la page de titre, son auteur est

LES BONS ET LES MÉCHANTS.

Ouais. La Société Europe comme Emmanuel Macron, je les laisse de côté pour l'instant. Les Bons et les Méchants ? Simple : demain un type (ou une nana mais en général c'est un type pour ces sortes d'histoires) vous contacte et vous propose de faire un truc pas joli-joli et même franchement laid, contre rémunération. Un truc, je ne sais pas, genre trahir votre pays ou dénoncer votre voisin sur un faux motif et en fabriquant les preuves, ou tuer quelqu'un, ou livrer des secrets, un truc non seulement illégal mais en plus dangereux pour vous, votre entourage, votre société. Pour vous je ne sais pas, pour moi si, je ne le ferai pas. Enfin si, je le ferai, sauf le cas de tuer quelqu'un parce que là, c'est sans remède. Enfin non, je ne le ferai pas. J'accepterai la rémunération, c'est toujours bon à prendre. J'informerai alors les personnes visées de la proposition qu'on m'a faite, et on s'entendra pour que tout ait l'air de se passer comme le souhaitait le commanditaire.

Revenons à vous : accepteriez-vous de prendre des risques importants pour une personne qui ne vous est rien et de trahir ou d'agir contre des personnes qui vous sont beaucoup contre rémunération ? Je ne vous connais pas (possible que je vous connaisse mais en ce moment non, quand on écrit sans destinataire précis, à l'évidence on ne sait pas qui lira) mais je suppose que vous seriez comme moi. Pas de certitude, c'est statistique, il y a dans l'ensemble beaucoup plus de personnes qui refuseraient de faire ce qui va contre les intérêts de leur société pour obtenir quelque chose qui ne vaut rien. De ce fait, il faut se représenter le mal ainsi : dans la majorité des cas ceux qui commettent le mal considèrent commettre le bien. Et, dans la majorité des cas, la personne qui semble agir pour le mal agit pour le bien, en réalité. Même quand elle agit mal. La raison en est simple : faire le mal est très difficile. Non pas compliqué mais difficile. Parce qu'une tâche essentielle de toute société est de vérifier s'il y a du mal en elle, de déterminer qui l'a réalisé et de savoir pourquoi. Hormis le fait qu'on a des valeurs morales (ce qui ne me semble pas si évident, en premier pour moi), on en a généralement conscience, les sociétés n'apprécient pas le mal et font leur possible pour punir ses auteurs. Or, du mal il s'en commet, dans toutes les sociétés. Dans certaines, il s'en commet beaucoup. Ce qui semble contradictoire avec le fait qu'on a peu de chances d'éviter une sanction à la mesure du mal commis. Comment cela se fait-il ?

**Faire le bien c'est mal faire,
faire le mal c'est bien faire.**

Ne pas trop prêter attention à mes titres, ils sont là pour attirer l'attention et si possible surprendre ou choquer. Mais il y a du vrai : décidant de faire, n'y mettre d'autres intentions que le désir et la volonté de faire et l'espoir de bien faire. Quoi qu'on fasse on fait le mal, faire par volonté perturbe l'ordre du monde, et là gît le

« *probablement Ma Pomme* »... Sans oublier l'arbre entier.

mal. De ce point de vue, bien faire revient à cette chose simple, faire à l'économie, ni gestes ni moyens non nécessaires. Faire le bien est une opération impossible puisque faire c'est faire le mal, d'où l'on déduira qu'une personne qui envisage de faire le bien néglige le moyen pour s'attacher à la fin. Or, la fin est dans le moyen. Certes, décidant de faire on envisage une certaine fin mais importe avant tout le moyen, croire que la fin justifie les moyens est une erreur, nulle fin ne justifie nul moyen : un moyen étant sa fin, importe de trouver le moyen ni bon ni mauvais mais le moins créateur de désordre dont on espère qu'il produira la fin désirée. De l'autre bord, il ne faut jamais négliger la fin : un moyen étant sa propre fin, il importe de choisir son moyen en fonction de la fin visée. Exemple concret, si on souhaite faire un manche d'outil en bois, on a deux critères principaux, la forme et la texture : aussi droit que possible, aussi dense et solide que possible. Le second critère importe plus que le premier, donc un manche pas tout-à-fait droit mais très résistant est préférable. Le mieux est alors de trouver une branche aussi droite que possible et du bon diamètre. Si au contraire on privilégie la forme, on prendra un morceau de bois plus grand, on le taillera jusqu'à obtenir un manche du diamètre requis et bien droit, mais probablement moins résistant car on ne peut, même en y prenant grand soin, être certain de rester dans le droit fil de la fibre.

Bien réfléchir à son projet a beaucoup d'avantages. Pour reprendre le cas de ce manche, optant pour la structure on mettra en œuvre toute une série d'actions qui chacune demandera peu d'efforts pour un résultat optimal : tailler les petites branches adventives pour réduire les points de faiblesse, corseter ou étayer un peu la branche pour qu'elle soit aussi droite que possible ; ne prélever de l'arbre que ce dont on a besoin et lui créer un dommage mineur. Et bien sûr, le travail de mise en forme finale sera minimal. Dans l'autre cas, beaucoup d'efforts pour un résultat au mieux égal, souvent moins satisfaisant, et un dommage plus grand à l'arbre.

Mon exemple est plus large, par exemple, l'habitude ancienne de production de bois de chauffage était de couper certaines branches, autant que possible les plus basses ou/et les moins bien portantes, ce qui préservait l'arbre, lequel faisait de nouvelles branches les années suivantes. Bien sûr, un arbre sollicité une année ne l'était plus pendant quelques années, sinon pour tailler les branches douteuses, pour lui permettre de se remettre du prélèvement. De même, si vous avez déjà vu des poutres anciennes vous aurez probablement remarqué que le plus souvent elles ne sont pas très droites ni très taillées. C'est le même souci : moins une pièce de bois est travaillée, plus elle conserve de robustesse.

Mon titre rend compte d'une réalité simple : "faire le bien" consiste en, faire avec le souci de s'approcher autant que possible d'une forme "idéale", "bien faire" consiste en, faire avec le souci de réaliser autant que possible la fonction attendue, sans chercher pour cela une forme parfaite. Cela dit, si on procède comme décrit pour le manche d'outil, on obtient souvent les deux avec moins d'efforts, moins de peine et moins de perturbation dans l'ordre du monde.

Bonne volonté contre volonté du bon.

Vous l'aurez compris, ce titre réfère au précédent et le poursuit : on ne peut savoir d'avance ce qu'est le bien et le bon, on en a idée mais sans certitude. Je ne sais pour vous (en fait si, je le sais) mais pour moi, entre un projet, même le plus infime, et sa réalisation, il y a souvent des corrections à effectuer parce que rien ne se passe exactement comme prévu. Pas de grosses corrections, en général, mais il y en a, et ne pas les effectuer aboutira à une réalisation autre que celle anticipée, voire à aucune réalisation autre que le travail fourni. La volonté du bon ? On a un projet, des méthodes, un cahier des charges, un processus. Le tout repose sur une analyse statistique et procédurale définissant une procédure moyenne standard. Mais si le projet ne se passe exactement comme prévu ? Arrivera ce qui arrive souvent : surcoûts, retards, malfaçons, nouveaux surcoûts et nouveaux retards.

Ma réalité semble différer de celle des personnes censées m'informer ou me représenter, ce qui est de toute manière certain : nul ne vit la même réalité que moi. Mais ici il s'agit d'autre chose, où je vois des régularités elles disent voir des accidents, où je vois des accidents, elles disent voir des régularités. Soit elles ont une autre analyse de la réalité que moi, soit elles mentent. Dans le premier cas il y a toujours moyen de débattre et d'ajuster nos points de vue, dans le second, et bien, je dois déterminer pourquoi. Mentir n'est *a priori* pas une bonne chose mais *a posteriori* il peut en aller autrement.

Il m'arrive de mentir. Ou au moins, de ne pas dire la vérité. Le plus souvent j'évite mais parfois cela me semble préférable. C'est en rapport avec ce que dit, sauf rares cas, quand on agit rien ne se passe tel que prévu. Mes mensonges sont le plus souvent de ceux dits par omission, il s'agit plus de ne pas tout dire de la vérité que de proprement la travestir. Plus rarement, il m'arrive de dire des contrevérités, donc à proprement parler des mensonges, soit que je travestisse sciemment la vérité, soit que j'affirme sans savoir, que je le fasse sciemment ou parce que moi-même mal informé sur la question. Cela dit, je n'ai pas d'autres intentions, quand je mens sciemment, que de me protéger ou d'éviter quelque dol à mes interlocuteurs, et quand inconsciemment, et bien, comme il se sait, nul n'est parfait, parfois on s'avance sans avoir autant d'assurance qu'on ne l'affiche, ou en ayant plus d'assurance qu'on ne devrait en avoir. Comme je mens assez rarement, en général pour des petites choses, ça ne crée pas trop de troubles dans le monde. Et quand on me démontre que j'ai menti ou quand je le constate, je l'admets - en me défendant s'il y a lieu, en tentant de minimiser mon erreur. Sinon toutes, pour une bonne part les personnes de ma connaissance font de même. Il y en a d'autres en revanche qui mentent souvent, parfois sur des questions importantes, et qui quand on relève leurs mensonges, nient le fait ou refusent de vous écouter, ou se défendent en maximisant leur "bonne raison" de le faire. Mon cas se situe en général, et depuis une quinzaine d'années toujours, là où il en va autrement *a posteriori*, où ce n'est pas une mauvaise chose sans que c'en soit une bonne.

Si ses membres peuvent à titre personnel en juger autrement, pour la société ces mensonges appartiennent à la classe « péchés véniels », ils créent un trouble faible et très localisé dans l'espace et le temps. Ce qui intéresse la société ce sont les « péchés mortels ». Désolé pour ces termes bondieusards, ils me semblent appropriés car facilement compréhensibles dans mon contexte, ça n'induit pas que j'adhère aux philosophies et idéologies des groupes qui en usent habituellement. Cette question a rapport à un autre propos, un moyen étant sa fin, importe de trouver le moyen ni bon ni mauvais mais le moins créateur de désordre dont on espère qu'il produira la fin désirée. La tolérance de la société aux erreurs mineures vient de ce que ses membres savent qu'on ne peut pas toujours faire bien, qu'il arrive, et souvent, de faire des erreurs – pour rester dans la bondieuserie, c'est le cas de l'anecdote où une personne assez connue dit, « *que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre* » : l'erreur commise par la personne menacée est grave pour la personne qu'elle a trompé, ses potentiels bourreaux s'identifiant à la personne trompée veulent “réparer l'outrage”, puis quand la personne connue émet son jugement, ce n'est plus un ensemble d'individus mais une société qui se regarde, et considère qu'en effet elle a déjà péché, et que ce péché-ci est véniel. Ce qu'une société craint ce ne sont pas les délits mineurs mais ceux majeurs, non ceux qui créent de la dissension entre quelques individus mais ceux qui atteignent un grand nombre de ses membres ou qui sont irréparables. Et une société ne tolère pas non plus les cas où une personne accumule les délits mineurs sans jamais s'en excuser ni s'en repentir, et sans jamais changer son comportement.

Discernement.

Ce n'est pas le tout, pour une société, de savoir ce qu'elle tolère ou non, ce qui est de l'ordre du délit mineur ou infraction, et majeur ou crime, et de fixer la plus haute sanction applicable selon les cas, importe avant tout de savoir qui est auteur du délit. C'est que, les délits sont comme toute chose, l'auteur n'est pas toujours l'acteur. Dans le premier alinéa de cette discussion j'évoque le cas d'une personne qui en rémunère une autre pour qu'elle commette un acte délictueux. Dire de la seconde qu'elle est l'auteur de l'acte est faux, elle en est l'acteur, le scénario est déjà écrit et elle ne fait que jouer son rôle, l'auteur est le commanditaire. Soit précisé, il se peut – il est probable – que le recruteur ne soit pas l'auteur, rares les auteurs qui se dévoilent en faisant eux-mêmes la mise en scène. Toute société souhaite avant tout connaître et sanctionner l'auteur, ce qui n'induit pas que ses complices échappent à toute sanction, mais celui qui pose vraiment problème est l'auteur, qui décide sciemment d'enfreindre les règles. Si l'acteur n'est pas l'auteur rien ne sert de le sanctionner, il n'en apprendra rien. J'en parle plus précisément ailleurs, ce qui corrompt la société n'est pas le corrompu mais le corrupteur, les corrompus passent, le corrupteur reste et attend le prochain corruptible.

GENTIL FLIC, MÉCHANT FLIC.

J'ai une sentence: quoi qu'il semble se passer ce qui se passe est autre. Et un principe: les gens agissent toujours pour le bien et toujours mal.

Quelle différence entre Donald Trump et Emmanuel Macron ? Les apparences. Les individus diffèrent toujours en cela. Vous savez ce qu'on en dit: elles sont trompeuses. De fait, il y a bien plus de choses qui les rapprochent qu'il n'y en a qui les séparent. Ma sentence « quoi qu'il semble se passer ce qui se passe est autre » constitue sous un aspect une paraphrase de ce lieu commun sur les apparences, sous un autre, et bien, les apparences sont trompeuses donc il vaut d'aller au-delà. Enfin non, pas vraiment, il faut se fier aux apparences mais aux véritables, se fier à ce qui apparaît plutôt qu'aux discours qui habillent ce qui apparaît : Trump et Macron ont pris l'habit de moine ? Alors ce sont des moines. Car l'habit fait le moine, c'est qu'ainsi qu'il se distingue des autres membres de la société : un moine défroqué n'est plus un moine.

Maintenant, il y a diverses manières d'entrer en fonction et d'en sortir : l'aléa, la prédestination, l'élection, la cooptation, l'achat, etc. Tous les cas on peut les dire une variante de l'aléa en ce sens que l'existence de tout individu résulte de circonstances en large partie imprévisibles : une certaine personne déclarée le 11 ou 12 mai 1959 à l'état-civil de sa commune de naissance sous le nom de Hammam (patronyme) Olivier (prénom) résulte de la rencontre de deux gamètes environ neuf mois plus tôt, qui fait suite à la rencontre de deux individus quelques années plus tôt, qui décident d'unir leur destinée pour une durée indéfinie (en l'occurrence, indéfiniment, mais ça n'était pas assuré au départ), ces deux individus sont aussi le résultat de la rencontre de deux gamètes environ un quart de siècle avant, suite la rencontre de deux individus qui... Et ainsi de suite jusqu'à l'origine des temps (localement, il y a environ quatre milliards d'années) selon des processus divers (à une époque lointaine les ancêtres dudit Olivier Hammam procédèrent par bourgeonnement ou par scissiparité pour produire des individus nouveaux, à une époque moins lointaine ils furent ovipares, puis ovovivipares et assez récemment, vivipares).

Considérez par exemple le cas de l'élection : censément, les élus le sont parce qu'ils ont reçu l'onction ; factuellement ils le sont par circonstance à la suite d'une série assez longue de sélections au résultat assez imprévisible – pour mémoire, tant pour Trump que pour Macron, environ six mois avant leur accession à la fonction présidentielles dans leurs États respectifs, pas un bookmaker n'aurait pris un pari sur l'un des deux parce que leur cote était trop élevée tant leur chance de succès apparaissait proche de zéro. Et pour le premier, c'est le processus assez complexe et imprévisible de l'élection du président des États-Unis qui permit sa désignation car Hillary Clinton le devançait d'environ trois millions voix. Pour des Français ça semble anormal parce que de longue date ils ont un État unifié de type “État-nation” et ont souvent du mal à comprendre les processus très décentralisés de type fédération ou confédération. Le système français n'est pas moins imprévisible mais le moment d'imprévisibilité le plus fort a lieu quelques semaines avant l'élection, voilà tout...

Donc, plus de choses rapprochent Donald Trump et Emmanuel Macron qu'il n'y en a qui les séparent. La première chose qui les rapproche est l'élection, l'un et l'autre sont des élus. Pas exactement le même genre d'élus, cela dit, mais des élus. J'en discute plus précisément par ailleurs donc ici je considérerai que mes précédentes discussions valent comme lieu d'élucidation du propos, sauf rares exceptions les “démocraties” actuelles n'en sont pas mais sont des régimes mixtes oligarchiques et aristocratiques avec une composante ploutocratique plus ou moins forte et une organisation républicaine, bref, ne sont pas des démocraties. Je me rappelle d'une discussion, en fait, d'un double monologue, avec un imbécile pontifiant et d'autant mieux assis dans ses certitudes qu'il parlait sans savoir. Je lui exposais ma proposition, le fait que le mode de désignation des représentants par l'élection était un mode aristocratique et en outre, un mode sciemment adopté par presque tous les “révolutionnaires” de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e contre la démocratie, défendue par les plus radicaux ; l'inculture excuse tout sauf une chose, la prétention de savoir quand on ne sait pas : contrairement à moi, cet imbécile ne faisait que relayer un discours idéologique qui avait fini par s'imposer à la fin du XIX^e siècle, qui assimilait le mode de régulation sociale d'orientation oligarchique et d'organisation républicaine avec la démocratie, alors que les délibérants de l'Assemblée constituante de 1789-1791 ne faisaient pas mystère de la chose. Il faut dire, le gauchissement des concepts entre cette époque et la nôtre induit au genre d'imbécillité dont fit preuve mon contradicteur, que je qualifierai plus crûment : ce genre de connerie. Ledit con, lui aurais-je parlé du système français comme d'un système méritocratique, aurait agréé ; lui aurais-je demandé le sens du terme “aristocratie”, n'aurait rien pu en dire sinon cette autre connerie, l'identification avec le terme “noblesse”, alors que la noblesse d'État sur la fin de l'Ancien Régime n'était pas d'ordre aristocratique mais oligarchique : l'aristocratie c'est “le gouvernement des meilleurs”, donc des “méritants”, et non

un système de castes ou de classes où la position sociale est héréditaire, qui définit l'oligarchie, un « système politique dans lequel le pouvoir appartient à un petit nombre d'individus ou de familles, à une classe sociale restreinte et privilégiée ». Le consensuel qui croyait savoir semblait ignorer que la toute première décision de la Constituante de 1789 fut l'abolition des privilèges, le 4 août, la fin de la société de caste qu'était devenue la monarchie en France et dans presque toutes les entités politiques d'Europe centrale et occidentale où se développa le système féodal, à l'origine plus aristocratique qu'oligarchique. Les consensuels m'énervent, si je me souviens bien j'ai rompu notre débat stérile en lui disant qu'il pouvait croire ce qu'il voulait, que ça m'indifférait, quand on sait qu'on a raison on se fiche de convaincre qui s'enferme dans des certitudes infondées, trop de travail pour rien. Ce n'est pas *verbatim* mais c'était l'esprit, avec ce genre de consensuels, je suis facilement dédaigneux et méprisant.

Je ne vous souhaite pas, chère lectrice, cher lecteur, d'appartenir à la classe des consensuels, sachez donc que je ne parle pas sans savoir, je vous invite à faire comme moi, à vous informer sur les débats qui eurent lieu entre les constituants aux États-Unis et en France à-peu-près à la même époque, entre 1787 et 1791, pour constater que dans les deux cas on opta pour un mode de désignation des représentants formellement aristocratique avec des composantes oligarchique et ploutocratique non négligeables.

La Société Europe.

ou : La question n'est pas de savoir si l'Europe est une société mais quand elle l'acceptera sincèrement.

ou : Les opinions ne changent rien à la réalité, elles ne font que tenter parfois, sans y parvenir trop, de la transformer.



*Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.*



Les éditions de Ma Pomme